



HAL
open science

[compte-rendu] Emmanuel Francis, **Le discours royal dans l'Inde du Sud ancienne. Inscriptions et monuments pallava (IVème-IXème siècles), Tome II, Mythes dynastiques et panégyriques (Publications de l'Institut Orientaliste de Louvain, 65), 2017**

Valérie Gillet

► **To cite this version:**

Valérie Gillet. [compte-rendu] Emmanuel Francis, *Le discours royal dans l'Inde du Sud ancienne. Inscriptions et monuments pallava (IVème-IXème siècles), Tome II, Mythes dynastiques et panégyriques (Publications de l'Institut Orientaliste de Louvain, 65), 2017. Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 2018, pp. 393-398. halshs-02511299*

HAL Id: halshs-02511299

<https://shs.hal.science/halshs-02511299>

Submitted on 18 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emmanuel Francis, *Le discours royal dans l'Inde du Sud ancienne. Inscriptions et monuments pallava (IV^e-IX^e siècles), Tome II, Mythes dynastiques et panégyriques* (Publications de l'Institut Orientaliste de Louvain, 65), 2017
Valérie Gillet

Citer ce document / Cite this document :

Gillet Valérie. Emmanuel Francis, *Le discours royal dans l'Inde du Sud ancienne. Inscriptions et monuments pallava (IV^e-IX^e siècles), Tome II, Mythes dynastiques et panégyriques* (Publications de l'Institut Orientaliste de Louvain, 65), 2017. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 104, 2018. pp. 393-398;

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_2018_num_104_1_6282

Fichier pdf généré le 07/01/2020

Emmanuel FRANCIS, *Le discours royal dans l'Inde du Sud ancienne. Inscriptions et monuments pallava (IV^{ème}-IX^{ème} siècles), Tome II, Mythes dynastiques et panégyriques*, Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain/Peeters (Publications de l'Institut Orientaliste de Louvain, 65), 2017, 809 pages – ISBN 978-90-429-3229-6 ; 94 €

C'est aux mythes dynastiques puis aux panégyriques royaux, dans l'épigraphie autant que dans les programmes iconographiques des temples, qu'Emmanuel Francis s'intéresse dans ce deuxième volume du *Discours royal dans l'Inde du Sud ancienne*. Rappelons tout d'abord que le premier volume¹, paru en 2013 chez le même éditeur, après avoir présenté les concepts de la royauté hindoue et la dynastie des Pallava, détaillait l'ensemble des sources sur lesquelles l'auteur s'appuie pour comprendre le discours royal construit par cette grande dynastie du Sud de l'Inde entre la fin du III^e et la fin du IX^e siècle de notre ère. Le lecteur avait dès lors toutes les clés pour accéder à la brillante étude du discours de la royauté chez les Pallava qu'Emmanuel Francis nous donne à lire dans ce deuxième volume.

Après une bibliographie vertigineuse, ce second volume commence avec la troisième partie consacrée aux généalogies royales et aux mythes dynastiques. L'auteur distingue différentes étapes dans l'élaboration des généalogies royales. Les premières inscriptions de la dynastie, en prakrit, ne donnent pas de généalogie, et n'évoquent que le nom du donateur, mentionnant néanmoins l'appartenance au *gotra* de Bharadvāja. C'est à partir des chartes sanskrites que les généalogies historiques apparaissent, citant les ancêtres directs du donateur, sur trois ou quatre générations. Le milieu du VI^e siècle marque l'introduction de nouvelles formes, avec l'apparition de généalogies mythologiques (dieux et héros du *Mahābhārata*) et pseudo-historiques (liste de grands rois d'autres dynasties et rois Pallava difficiles à situer) qui précèdent les généalogies historiques. L'étude détaillée de ces généalogies, des personnages mythiques ou historiques qui les constituent et la manière dont elles s'articulent aux Pallava est essentielle puisque ces choix sont l'expression d'un discours dynastique, et donc politique, par lequel se construit l'identité de la dynastie. Analysée en détail dans le chapitre VIII, la généalogie mythique canonique des Pallava se déroule comme suit : Viṣṇu, Brahmā, Aṅgiras, Bṛhaspati, Śaṃyu, Bharadvāja, Droṇa, Aśvatthāman. Le chapitre IX est consacré à la figure de l'éponyme Pallava, qui vient clore la généalogie mythique et prépare la transition vers les rois des généalogies pseudo-historiques dont l'étude fait l'objet du chapitre X. La grande idée qui se profile dans le chapitre XI, qui propose une synthèse de ces trois segments, est celle de la distanciation par rapport à la norme brahmanique du discours des rois Pallava qui se présentent comme brahmanes-guerriers : alors que les rois, selon l'idéologie brahmanique orthodoxe, sont censés relever du groupe des *kṣatriya*, les souverains Pallava affirment quant à eux une ascendance brahmanique. Celle-ci est clairement revendiquée à travers leur appartenance à un *gotra*,

1. Voir le compte rendu paru dans le *BEFEO* 101 (2015), p. 364-367.

celui de Bharadvāja, mentionné essentiellement dans les inscriptions les plus anciennes, mais surtout à travers le choix des ancêtres mythiques qui apparaissent à partir de 550 ap. J.-C. et qui incluent des figures entièrement brahmaniques (Aṅgiras, Bṛhaspati, Śaṃyu, Bharadvāja) suivies de figures brahmaniques ayant endossé le rôle du guerrier, tels que Droṇa ou Aśvatthāman, ce dernier étant en outre une incarnation partielle de Śiva. L'éponyme Pallava, qui naît d'une ascèse d'Aśvatthāman, devient l'analogue du dieu Skanda, divinité guerrière dont l'ascendance à la fois agnique et śivaïte est comparable. Ainsi, l'alliance du brahmane et du guerrier, parfois considérée nécessaire à la restauration de l'ordre dans l'âge *kali*, est instaurée de manière permanente dans la figure du roi Pallava lui-même qui cumule les deux statuts. La royauté peut alors s'affranchir de sa subordination au *brahman* en incarnant les deux aspects.

Après avoir dévoilé les rouages de la construction du patrimoine mythique des Pallava, Emmanuel Francis nous entraîne vers une étude plus détaillée des sources épigraphiques et monumentales à travers lesquelles le discours royal de la dynastie s'élabore, et que l'auteur aborde maintenant de manière diachronique selon une division en trois ères déjà établie dans son premier volume. La quatrième partie de l'ouvrage s'intéresse donc au discours royal s'exprimant à l'ère du *dāna*, située entre 300 et 550 de notre ère. Cette partie commence avec le chapitre XII qui présente les sources. Il n'y a pas de monuments *pallava* de cette période qui nous soient parvenus, et les seules sources qui permettent d'avoir accès au discours royal sont des inscriptions, classées sous les numéros allant de IR 1 à IR 20². Ces inscriptions, excepté la première qui se trouve sur un pilier de pierre³, sont toutes inscrites sur tablettes de cuivre, en prakrit (IR 2-5) puis en sanskrit (IR 6-20). Elles enregistrent des donations de terre pour la plupart, à des brahmanes ou à des temples, incluant parfois des exemptions, sous des formes qui ne semblent pas encore bien fixées, si l'on considère les variations que l'auteur relève entre ces chartes (p. 430-433). La théorie de la Cosmopolis sanskrite élaborée par Pollock en 2006 est convoquée – et ne cessera de l'être tout au long de l'ouvrage – lorsque Emmanuel Francis s'intéresse au passage du prakrit au sanskrit dans l'épigraphie *pallava* : il accepte la puissance esthétique de cette langue qui fonde la théorie de Pollock, mais la dépasse en proposant que « le sanskrit est cette langue qui permet le dialogue (conçu au sens de rivalité discursive) entre les dynasties, de tout le sous-continent indien et au-delà, qui font partie de ce que Pollock a appelé la cosmopolis sanskrite » (p. 435-436). Le chapitre XIII analyse la pratique du don. Dans un contexte marqué par le déclin de la pratique du sacrifice védique (*yajña*) et de généralisation de la pratique rituelle du don (*dāna*), les donations des

2. Pour rappel, IR renvoie à la classification proposée par Emmanuel Francis dans l'Appendice 2 de son premier volume, qui fournit une liste chronologique des inscriptions *pallava* que l'auteur considère comme royales. IR signifie « Inscription Royale ».

3. Depuis la publication de cet ouvrage, l'édition et la traduction de cette première inscription retrouvée à Mañchikallu, en Andhra Pradesh, ont été revues et sensiblement modifiées. Les résultats sont consultables dans la base de données *Early Inscriptions of Āndhradeśa* (<http://hisoma.humanum.fr/exist/apps/EIAD/works/EIAD0139.xml?&odd=teipublisher.odd>).

rois Pallava s'inscrivent dans un processus de légitimation et apparaissent comme créatrices de hiérarchie sociale. Ces souverains sanctionnent la plupart du temps des donations de terres à des brahmanes (*brahmadeya*) ou à des temples (*devadāna*, incluant aussi nécessairement des brahmanes), et Emmanuel Francis présente alors avec une extrême clarté les différents cas de figure liés à la notion de propriété et de donation : des terres peuvent appartenir au roi ou à des entités « privées », et ce qui est donné lors d'un don de terre n'est pas la propriété pleine mais la part du produit auquel a droit le donateur, et les déclinaisons peuvent être nombreuses (p. 446-451). S'appuyant sur le fait que les donations des rois Pallava se situent essentiellement dans le sud du pays Āndhra et sont parfois émises depuis des campements militaires, l'auteur suggère que la répétition des donations dans cette région a peut-être pour but de marquer la présence du roi dans des territoires qu'il ne contrôle pas fermement (p. 457). Le panégyrique de l'ère du *dāna* fait l'objet du chapitre XIV. Les panégyriques sont assez peu développés encore à cette période : quelques épithètes constituent les panégyriques des chartes prakrites, tandis qu'une généalogie « à quatre membres » tout au plus apparaît dans les chartes sanskrites. Des épithètes variées sont données aux rois, en accord avec des grands thèmes de la royauté tels que le respect du *dharmā*, les aptitudes, les vertus, la piété, la pratique de l'*aśvamedha*, le don, la protection, la prospérité, l'héroïsme, la souveraineté universelle.

La cinquième partie est consacrée à l'ère des monuments, située entre 550 et 730 de notre ère. Le discours royal évolue radicalement : le chapitre XV qui présente les sources nous apprend que, outre l'épigraphie, les temples et les sculptures participent maintenant également de ce discours. Les tablettes de Paḷḷaṅ Kōyil, localisées en pays tamoul, font l'objet du chapitre XVI. Elles incarnent les nombreux changements du discours, et inaugurent en quelque sorte cette nouvelle ère. En effet, datées de 550 environ, ce sont les premières tablettes bilingues, sanskrit-tamoul, et les premières à présenter une généalogie mythique et pseudo-historique en sanskrit et en vers. Un autre point important que met en valeur Emmanuel Francis est la présence possible d'un requérant pour le don effectué, qui serait ici Simhaviṣṇu, fils du roi régnant Simhavarman (p. 506-507). Mais ce ne seraient ici que les prémices de la transformation de la pratique du don, encore mal exprimée. Sous le règne de Mahendravarman I, fils de Simhaviṣṇu, les premiers temples rupestres apparaissent (chapitre XVII). Leur répartition à travers le royaume semble définir un territoire (p. 510). L'excavation de ces temples est un marqueur de la présence royale, renforcée dans cinq d'entre eux par la gravure d'inscriptions royales de fondation attribuées à Mahendravarman. Mais ce ne sont pas les seules innovations, et on voit apparaître des listes, parfois longues comme dans le temple excavé de Trichy, de titres royaux sanskrits, tamouls et télougous, qui viennent encore enrichir le discours royal. Le temple rupestre de Trichy est longuement analysé par Emmanuel Francis (p. 516-530), car le discours royal y est particulièrement éloquent. Outre une brève inscription de fondation et de longues listes de titres royaux, on y trouve la première représentation

sculptée *pallava* de la descente du Gange sur la terre, encadrée d'un long poème sanskrit. Cet ensemble met en place une analogie entre le roi et le dieu Śiva et introduit le thème mythologique de la descente du Gange, porteur de royauté en ce sens qu'à travers l'analogie entre le roi et le dieu, le roi apparaît comme le médiateur entre terre et ciel, et comme purificateur du royaume puisqu'il y fait descendre – allégoriquement – la rivière sacrée. L'analogie entre roi et dieu et la centralité du thème de la descente du Gange (d'ailleurs choisi comme illustration de couverture) sont donc initiées sous le règne de Mahendravarman en cette fin de VI^e siècle, et viendront nourrir l'ensemble du discours royal postérieur de la dynastie. Le chapitre XVIII n'est pas consacré à un roi en particulier mais aux monuments rupestres d'un site, Mahābalipuram, car leur fondateur n'est pas toujours déterminé avec certitude. Il s'appuie sur l'analyse des inscriptions essentiellement pour proposer quelques hypothèses d'identification des rois patrons, la plus convaincante étant l'attribution à Mahendravarman de la grotte d'Ādivarāha, basée sur l'analyse des portraits royaux légendés (p. 563-565). Dans le chapitre XIX, consacré aux inscriptions royales émises au VII^e siècle, Emmanuel Francis présente également deux jeux de tablettes de cuivre, les tablettes de Vunna Guruvapālem de Paramēśvaravarman I de la fin du VII^e siècle et les tablettes de Reyūru de Narasiṃhavarman II du début du VIII^e. Ces documents présentent un intérêt particulier que la perspective diachronique choisie par l'auteur permet de mettre en valeur. En effet, alors que l'ensemble des documents épigraphiques sont retrouvés en pays tamoul, ces deux jeux de tablettes proviennent du pays Āndhra où ils enregistrent des donations de *brahmadeya*. Leur forme se rapproche des modèles des chartes de l'ère du *dāna*, entièrement sanskrites et ne commençant que par une généalogie historique, et Emmanuel Francis se demande alors s'il n'est pas possible « d'envisager qu'une différence de structure sociale entre les deux régions ait déterminé le choix du type de chartes » (p. 575). Dans sa conclusion, il préfère voir dans ces modèles d'un « autre âge », le signe d'un « certain conservatisme » (p. 577). Il me semble cependant que la première idée d'une structure sociale déterminante soit la plus convaincante. Dès lors, il ne s'agirait plus seulement d'une évolution générale et uniforme de la structure des tablettes et des panégyriques sous la main d'une dynastie, mais d'une adaptation à un contexte local auquel ces documents se doivent probablement de faire écho puisqu'ils s'adressent à une population locale. On regrette presque que l'auteur ne s'étende pas davantage sur cette question. Le discours royal sous l'un des plus grands rois de la dynastie, Narasiṃhavarman II, ayant régné au début du VIII^e siècle, est analysé au chapitre XX. Il est le patron de plusieurs grandes fondations religieuses, incluant la partie śivaïte au temple du Rivage à Mahābalipuram, et le grand temple du Kailāsanātha dans la capitale, Kāñcipuram, dédié à Śiva. L'auteur s'attarde sur ces deux monuments, dont il analyse la structure, les inscriptions et les programmes iconographiques, tous porteurs d'idéologie royale. Le chapitre XXI reprend les grandes évolutions du panégyrique royal à l'ère des monuments. Les thèmes liés à la royauté sont listés, analysés : une partie de ceux-ci se détachent de la conceptualisation brahmanique de la royauté. Ainsi le roi est aussi présenté comme patron

des arts, cultivé, esthète et artiste, préoccupé par le *kāma*, mais encore – et surtout – est en quelque sorte divinisé grâce aux différentes comparaisons diagrammatiques (comparaison qui porte sur la relation qui unit deux paires, l'une de comparants et l'autre de comparés, p. 612). Le roi a la qualité des dieux et des héros, et prend donc « un statut intermédiaire entre les dieux et les hommes et conteste ainsi au brahmane, spécialiste de l'interprétation du *dharma* et du rituel, l'exclusivité de l'intercession entre ciel et terre » (p. 616).

La sixième et dernière partie analyse le discours royal à l'ère du déclin, située entre 730 et 900. Cette période se caractérise par la rareté des fondations de temples par les rois et la multiplication des chartes qui enregistrent des dons de terre (le chapitre XXII qui présente les sources en compte onze), témoignant ainsi d'un affaiblissement des ressources de la dynastie qui n'investit que rarement dans de coûteuses constructions mais plus souvent dans la distribution de terre qui n'engage pas ou peu d'investissement financier. Le discours royal se concentre donc dans ces documents administratifs que sont les tablettes de cuivre, en dehors de quelques monuments dont l'ampleur est remarquable, comme dans le cas du *Vaikuṅṭhaperumāḷ* à *Kāñcipuram*, qui occupe la majeure partie du chapitre XXIII consacré aux dernières fondations royales. Dédié à *Viṣṇu*, et en cela déviant du fort courant *śivaïte* de la première moitié du VIII^e siècle, ce temple aurait été construit sous le règne de *Nandivarman II* dans la deuxième moitié de ce même siècle. Emmanuel Francis présente la galerie qui entoure le sanctuaire, sur laquelle se trouvent non seulement une *praśasti* en image – dont l'initiateur aurait probablement été *Narasimhavarman II* au temple du Rivage comme le mentionne l'auteur – mais également l'une des premières inscriptions royales en tamoul (IR 86) ; cette dernière apparaît comme une sorte de légende à la partie imagée qui concerne le fondateur du temple. Ce ne sont pas les seules innovations, comme en témoigne le chapitre XXIV qui présente le don à l'ère du déclin. Les onze tablettes de cuivre émises au cours de cette période, toutes bilingues, enregistrent des donations de *brahmadeya* et *devadāna*, comme dans l'ère précédente. Mais on voit monter l'importance de la figure du requérant, à l'origine de la donation qui atteste d'une nouvelle structure de la société : Emmanuel Francis y voit « la montée en puissance des notables locaux et l'importance du don comme pratique d'intégration du royaume, en ce qu'il établit ou formalise la relation entre le roi *Pallava* et ses 'vassaux' » (p. 667). C'est en effet au même moment que de plus en plus de temples locaux sont construits en pierre, ce matériau n'étant plus réservé à la royauté, et que des figures royales font des donations à ces centres locaux dont la notoriété semble les attirer. Bien qu'il ne les inclue pas dans son corpus d'inscriptions royales puisqu'elles se situent de fait entre les sphères royales et locales, l'auteur consacre quelques pages (p. 668-672) à ces donations de figures royales, souvent d'ailleurs de reines, dépourvues de panégyrique et enregistrées en tamoul dans des temples locaux. En réponse peut-être à cette montée de potentats locaux, les panégyriques royaux s'étoffent dans les chartes qui enregistrent les dons de terre comme nous le dit le chapitre XXV qui

leur est consacré. Chaque charte présente une nouvelle composition, en sanskrit, même si celles-ci ont une structure similaire. La pratique de graver de longues listes de titres royaux, courante dans l'ère précédente, diminue, et seuls quelques titres subsistent, parfois en langues vernaculaires, parfois en sanskrit ou en formes tamoulisées de noms sanskrits (p. 680-682). Les thèmes liés à la royauté de l'ère des monuments se retrouvent jusqu'à la fin du IX^e siècle. L'une des grandes nouveautés dans la pratique de l'eulogie royale au cours de cette ère est l'introduction du tamoul. On a déjà mentionné une inscription royale en tamoul au Vaikuṅṭhaperumāl, mais Emmanuel Francis présente longuement ici le *Nantikkalampakkam*, un poème de cour dédié à Nandivarman III datant du milieu du IX^e siècle, entièrement rédigé en tamoul, et marqué par la tradition de la littérature tamoule ancienne. L'éloge du roi Pallava y occupe beaucoup de place, et son analyse détaillée vient compléter une étude déjà bien fournie du discours de la royauté.

Il est difficile de présenter un compte rendu de quelques pages qui rende justice à cet ouvrage tant celui-ci fourmille d'informations et de précisions fondamentales pour comprendre le discours royal de la dynastie des Pallava. Même si ce tome II frôle souvent l'hermétisme pour un lecteur ne possédant ni sanskrit, ni tamoul, ni une bonne connaissance préalable de la dynastie des Pallava et du contexte indien au premier millénaire, il se présente néanmoins comme une source quasi encyclopédique sur ce sujet. Si le savoir de première main qu'Emmanuel Francis possède sur les sources du discours royal de la dynastie, qu'il maîtrise parfaitement et qu'il a toutes lues et vérifiées, fait de cet ouvrage une véritable référence sur le sujet, on regrette parfois l'extrême prudence qui retient l'auteur de trancher ou d'émettre des hypothèses plus aventureuses qui pourraient être intellectuellement stimulantes. Enfin, une dernière critique que j'adresserais à cet ouvrage est la centralité du texte épigraphique dans l'étude alors que celui-ci n'est livré à aucun moment dans son intégralité, en dehors des quelques rares inscriptions comme celle de Trichy. L'auteur dissèque les panégyriques, les éloges royaux, les formes de dons, les structures des chartes, etc., qu'il nous livre sous forme de fragments et d'analyses certes bien construites, mais le lecteur n'a accès à aucun de ces textes dans son intégralité. Les références à de nombreuses inscriptions royales portant un numéro « IR » renvoient à une liste qui ne donne pas le texte mais les références variées où on peut le trouver, sachant qu'aucun ouvrage ne rassemble la totalité de ces inscriptions à la fois éditées et traduites. On aurait souhaité pouvoir attendre un tome III regroupant les éditions et les traductions de ces textes, tome qui n'est pas annoncé, mais qui viendrait compléter un ouvrage aux qualités inestimables.

Valérie GILLET (EFEO)